

LE PRÉSIDENT WILSON au milieu de ses soldats

« Vous ne pouvez connaître la profondeur de la sincérité des sentiments des Etats-Unis pour la France. C'est une amitié non pas de sentiment, mais basée sur une communauté de principes » (Allocation de M. Wilson à Chaumont)

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

L'imagination, comme l'esprit à ses idées fixes. On se figure un paysage ou un homme de telle façon et on croit que c'est vrai. Pour notre compte nous voyions très bien Wilson assis dans sa Maison-Blanche ainsi que devant le Panthéon l'est notre penseur. Wilson n'a pas son doigt contre son front ni ses yeux fermés ; il vit, rit, se tourne et va tout comme s'il n'avait jamais eu à réfléchir davantage que nous.

Nous venons de passer une journée autour de lui. Nous l'avons vu le soir sur les minuits alors qu'en son wagon il allait se coucher. Nous l'avons vu, le matin à son petit lever, à sept heures — sept heures du mois de décembre ce qui fait bien 5 heures du mois de mai. Nous l'avons vu en train de déjeuner : à tous ces instants il était gracieux. C'est certainement un penseur mais c'est un penseur souriant.

Le président Wilson allait passer la Noël avec ses soldats, et pour leur le moigner encore plus de grâce Mme Wilson l'accompagnait. C'était un grand jour. Jusqu'à présent l'illustre homme n'avait en France vu que la France, cette fois, transplantée il allait voir l'Amérique. Un jour par l'effet de sa décision des centaines de milliers d'hommes avaient été jetés sur notre sol. Il allait voir comment ils portaient le casque qu'il leur avait donné.

Le président Wilson était sûrement prédestiné ; il a une figure et des attitudes faites exprès pour des médailles. Quand il salue par exemple comme quand il est descendu à la gare de Chaumont et qu'il s'est trouvé devant ses drapeaux et son hymne il prend son chapeau haut de forme et d'un geste simple en déclinant sa tête en coiffe son cœur et il reste ainsi immobile et c'est très grand. C'est bien la première fois que le chapeau haut de forme paraissait si plein de dignité. Et à Chaumont encore, à la sortie de l'hôtel de ville, alors qu'il venait d'entendre une fois de plus combien on l'aimait, en France, et qu'il allait remonter dans sa voiture, il se retourne, voit que des jeunes filles et des enfants rougissent d'envie d'aller lui serrer la main : « Eh bien, venez », leur dit-il, et tous accourent et il se serre toutes les mains et il se laisse entourer.

Les policiers devant leur bel ordre si rapidement défilé en éclatant de rage impuissante. Comme si on voulait lui faire du mal, à votre président !

Regardez-le, tenez, et dites-moi s'il n'est pas content de cette jeunesse qui l'assaille. Il n'est pas pressé de remonter en auto ! Voyez donc comme il rit. Mais Wilson va voir ses soldats. C'est à trente kilomètres de là, sur le plateau qui domine Langres. Il arrive.

Ses troupes y sont, massées. Les bataillons américains plus que tous les autres de n'importe quelle nation font une impression de masse. Cela vient de ce que les hommes marchent côte à côte, qu'ils ont des fusils sans baïonnette qui ne les dépassent guère et que le casque plat des Anglais, avec ses bords en aile, semble encore réunir par les têtes, ces rangs pressés. Un bataillon américain est trappé. C'est comme un mur qui s'avance. Il y en a là de six divisions. Et Wilson va enfin les voir, les siens qu'il envoyait à la bataille. Ce régiment, celui qui passe le premier, il a tenu le Chemin des Dames. Il l'a tenu jusqu'au 21 mars, le 21 mars de cette année. Froid souvenir, Monsieur le Président, il se leva alors, car il fallait frapper ailleurs. Ce secours-là nous vous le devons. Merci. Et ce second ? Ah ! celui-là c'est à Château-Thierry qu'il était, en juin, le 10 de cette année aussi. Ils étaient déjà sur la Marne, les Boches, Monsieur le Président. Marchand, notre général Marchand qui était également à Château-Thierry un soir, sur le coup de six heures près de la statue de La Fontaine, disait alors que l'ennemi ne s'arrêterait pas de pousser : « J'ai ma division, et j'en réponds et j'ai à gauche les Américains et j'en réponds aussi. » Merci. Et ce troisième ? C'est Saint-Mihiel, Monsieur le Président. Et ce quatrième ? C'est Montfaucon, Monsieur le Président.

Le président Wilson est debout, à sa gauche est Pershing. Il regarde passer ceux qui, à sa voix, se sont levés. Ils passent, s'enfonçant dans la boue, les yeux tournés vers lui, leur drapeau qui a cessé d'être neuf, claquant à leur tête. Ils sont dans leur aspect de guerre, tels qu'ils paraissent, quand sur nos routes angloises, dans ce printemps ils montaient à notre aide. La victoire avec tout son prix enveloppe leur marche. Wilson profondément les regarde.

Et nous qui revenons de chez les Allemands nous rions. Les Allemands veulent se jeter dans les bras de Wilson. Ils disent : « Wilson nous écouterait. » Ce que Wilson écoute nous a tout l'air d'être autre chose. Ce n'est peut-être même pas seulement les pas de ceux qui défilent. Si c'était le dernier soupir de ceux, par les Allemands, couchés en terre ?

Albert Londres.

Crédits militaires américains
Washington, 24 Décembre. — Le Sénat a adopté un projet de loi ouvrant un crédit de six milliards de dollars au titre du budget de la Guerre.

Ce projet devra être soumis au Congrès.

LES BOCHES nous ont déjà restitué pour 6 milliards de titres volés

Ceux-là étaient à Bruxelles
D'autres nous reviendront de Liège

Le ministère des Finances communique la note suivante, qui confirme et précise les renseignements que nous publions hier sur la restitution des valeurs mobilières :

« En conformité du protocole signé à Spa, le 1^{er} décembre, les Allemands viennent de restituer les valeurs qu'ils avaient, après leur déclaration, entreposées à Bruxelles, après les avoir enlevées de vive force dans les banques ou sociétés de crédit de Lille, Roubaix, Tourcoing, Valenciennes, Douai, Cambrai, Caudry et Saint-Quentin.

« Ces restitutions comprennent des titres déposés contre récépissés, des valeurs provenant de compartiments de coffres-forts fracturés par les Allemands et des caisses de valeurs ou d'objets précieux déposés par leurs propriétaires dans les caveaux des banques.

« D'après des estimations qui n'ont pu encore être contrôlées, les titres déposés contre récépissés représenteraient une somme d'environ trois milliards et les autres dépôts une somme au moins équivalente.

« Les valeurs provenant de Lille, Roubaix, Tourcoing, Valenciennes ont été réintégrées dans ces villes mêmes et dans chacune des établissements intéressés ; quant aux valeurs de Douai, Cambrai, Caudry et Saint-Quentin, elles ont été remises, sur la demande des banques, à Paris, Lille ou Valenciennes.

« Un autre train est actuellement en chargement à Bruxelles et doit rapporter à Valenciennes des coffres-forts que les Allemands déclarent n'avoir pas ouverts et qui contiennent des valeurs de la communauté.

« Des qu'il sera possible de commencer le chargement, de nouveaux trains seront formés pour ramener en France les valeurs que les Allemands ont centralisées à Liège et qui proviennent de divers départements victimes de l'invasion.

Un grand débat à la Chambre à propos des douzièmes provisoires

La commission du budget de la Chambre, réunie sous la présidence de M. Raoul Péret, a terminé hier l'examen des demandes de crédit pour les dépenses militaires et les dépenses exceptionnelles des services civils du premier trimestre 1919. La commission a opéré, sur les propositions du gouvernement, de nombreuses et importantes réductions, dont le total dépasse 1 milliard 600 millions.

M. Louis Marin, rapporteur général, a été autorisé à déposer son rapport qui viendra en discussion à la séance de vendredi. Cette discussion servira très probablement d'amorce à un grand débat.

Nombre d'orateurs ont l'intention de prendre la parole sur les questions économiques, administratives, sur la dépopulation, la question des surris et la politique extérieure. Le gouvernement n'a pas son barbotin posé.

Plusieurs députés qui, jusqu'à ce jour, avaient soutenu de leurs voix le cabinet se proposaient de passionner le débat en apportant d'amères critiques contre certains des ministres.

Des bruits tendancieux ont circulé aussi dernièrement sur des remaniements dont on prêtait l'intention au président du Conseil, mais plusieurs personnages politiques, des présidents de groupes notamment, estimant que les débats qui vont avoir lieu démontreront que la solidarité ministérielle ne fut jamais plus entière.

Ajoutons que la commission du budget a adopté le projet portant ouverture de trois douzièmes provisoires pour les dépenses civiles des mois de janvier, février et mars 1919. Ce projet sera également discuté à la séance de vendredi.

Les allocations militaires maintenues aux familles dont les soutiens sont démobilisés

Conformément à la décision prise par le Conseil des ministres, les allocations militaires seront maintenues à un taux dégressif et pour une période de six mois aux familles qui en sont actuellement bénéficiaires et dont les soutiens vont être démobilisés.

Cette période sera portée à douze mois et sans aucune réduction dans le taux en vigueur pour toutes les familles dont les soutiens sont tombés au champ d'honneur, disparus ou décédés au cours de leur mobilisation.

La circulaire réglant ces dispositions sera publiée dans le Journal officiel demain vendredi 27 courant.

277.000 prisonniers déjà rentrés

Le rapatriement de nos prisonniers de guerre se poursuit et le nombre de ceux qui sont rentrés depuis la signature de l'armistice, par voie de terre ou par mer, est de 277.000. Il en reste actuellement 190.000 environ dont une partie est en route, à rapatrier, et le retour de tous va s'effectuer plus rapidement que précédemment maintenant que les transports sont organisés complètement.

L'ALLEMAGNE RESTITUE

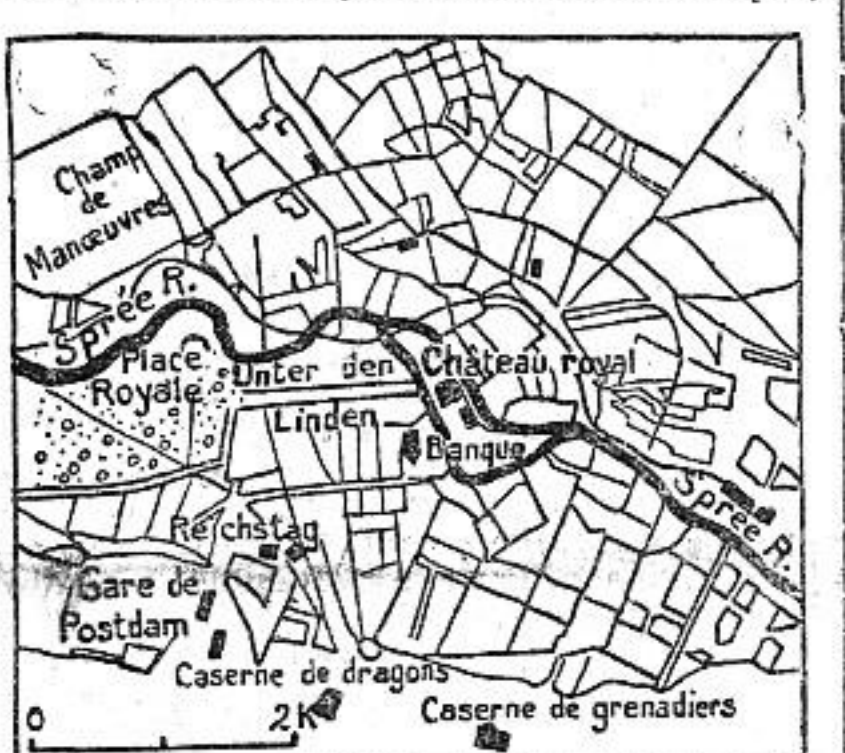


« Mobiliser à restituer tous ces souvenirs... me traiter de voleur : c'est bien humiliant !... »
« Et tu continuas à être détestée de tous : ça, tu ne l'as pas volé... »

Ebert et deux ministres arrêtés puis relâchés par des marins révoltés

L'émeute au château royal et à la Chancellerie
Ebert capitule devant les mutins

On sait qu'après que la révolution eût éclaté en Allemagne des détachements de troupes de la marine stationnées à Kiel et à Wilhelmshaven se rendirent à Berlin dans le but d'assurer le succès du mouvement révolutionnaire. Ces contingents de marins s'installèrent sans que personne y fit tout d'abord objection au château royal.



au centre même de la capitale. Mais par leurs exigences croissantes ils ne tardèrent pas à être une gêne sérieuse pour le gouvernement. Ebert essaya à diverses reprises de les décider par la persuasion à rejoindre leurs ports d'attache. Les promesses et les menaces demeurèrent sans effet. Ebert hésitait à employer la force pour les éloigner, et il crut avoir trouvé le bon moyen de les mettre à la raison en leur faisant connaître que s'ils persistaient à rester à Berlin, ils seraient privés de leur solde.

Les marins ne l'entendirent pas de cette oreille et ne trouvèrent rien de mieux que d'aller chercher eux-mêmes leur solde par la force. Et comme on ne leur donnait pas satisfaction ils arrêtèrent le commandant de place Wels et ensuite Ebert et deux de ses collègues du Directoire. Les troupes fidèles au gouvernement appelées aussitôt entourèrent la Chancellerie et le château royal, et s'apprêtèrent à en faire le siège en règle, lorsqu'après de longs pourparlers un compromis intervint, qui eut pour résultat d'assurer la libération des prisonniers.

Ce compromis consistait à donner satisfaction aux mutins, qui réclamaient le remplacement du commandant de place Wels. Et en effet, un autre titulaire de ce poste important fut immédiatement nommé.

Ebert, en cédant ainsi aux injonctions

de la Chancellerie, Scheidemann était absent, de sorte que les marins ne purent d'abord en pourparlers qu'avec Ebert, Landsberg et Barth, qu'ils arrêtèrent d'ailleurs aussitôt.

Les membres du conseil des soldats se rendirent au château pour parlementer avec les marins, renforcés des partisans de Liebknecht et de troupes de socialistes indépendants. Les troupes fidèles au gouvernement arrivèrent vers dix heures devant le palais de la chancellerie. Après de longs pourparlers, les marins promirent, vers midi, de quitter les prisonniers.

Wels avait été très malmené : ses gardes l'avaient mis en présence du corps d'un marin tué, en lui disant : « Voilà ce que tu seras bientôt ! » Wels et son adjoint se plaignaient d'avoir été l'objet de graves sévices.

Ebert, en cédant ainsi aux injonctions

des mutins a fait preuve de manque d'énergie. Toutefois, l'incident a prouvé que le gouvernement pouvait compter sur l'appui des troupes revenues maintenant en grand nombre dans la capitale, et qu'il serait en mesure s'il le voulait de tenir en bride l'agitation des éléments extrémistes.

Un récit des troubles provoqués par les marins

Berne, 25 Décembre. — D'après un télégramme de Berlin du 24, des événements d'une certaine gravité se sont produits à Berlin durant la nuit du 23 au 24 décembre, sans que la population se soit doutée de ce qui se passait. Durant quatre heures le bureau de la Place et le siège du gouvernement ont été occupés par les marins de la division nationale.

On sait que depuis assez longtemps déjà il était question de déterminer la division de la marine à quitter Berlin et particulièrement le château qui se trouve occupé depuis le début de la révolution. Le 23 décembre il fut signifié aux troupes de la marine qu'elles ne toucheraient leur solde que si elles évacuaient le château et si elles consentaient à être réduites au chiffre de 60 hommes.

Dans la soirée, les marins se rendirent en armes à la Place et envoyèrent une délégation de cinq hommes au commandant de place Wels, en exigeant qu'il leur fut versé immédiatement 80.000 marks. En même temps les marins entraient en collision avec les soldats et occupèrent le bâtiment de l'université. Des coups de feu et de mitrailleuses furent échangés, trois marins furent tués et quatre blessés. Les marins occupèrent la Place et arrêtèrent Wels, puis ils s'emparèrent de leur solde et envoyèrent ensuite des hommes au palais du chancelier où la garde, composée également de marins, les laissa pénétrer.

Ebert arrêté

Hase et Dittmann venaient de quitter la chancellerie, Scheidemann était absent, de sorte que les marins ne purent d'abord en pourparlers qu'avec Ebert, Landsberg et Barth, qu'ils arrêtèrent d'ailleurs aussitôt.

Les membres du conseil des soldats se rendirent au château pour parlementer avec les marins, renforcés des partisans de Liebknecht et de troupes de socialistes indépendants. Les troupes fidèles au gouvernement arrivèrent vers dix heures devant le palais de la chancellerie. Après de longs pourparlers, les marins promirent, vers midi, de quitter les prisonniers.

Wels avait été très malmené : ses gardes l'avaient mis en présence du corps d'un marin tué, en lui disant : « Voilà ce que tu seras bientôt ! » Wels et son adjoint se plaignaient d'avoir été l'objet de graves sévices.

Ebert, en cédant ainsi aux injonctions

LES TOURMENTEURS DE LANDAU

Nos lecteurs ont trouvé dans l'intéressante relation dont nous avons publié déjà la première partie, le tableau de ce que fut la vie de nos prisonniers au camp de Landau ; dans la suite qu'on va lire, les turpitudes des tortionnaires boches et leurs raffinements de cruauté sont une fois de plus mis au jour :

Notre tourmenteur en chef était, comme de juste, le commandant du camp, le colonel Hoffmann, admirablement secondé par le major Neusel.

En sa qualité de médecin du camp, Neusel avait à examiner les malheureux qui, à bout de forces ou malades, demandaient qu'on les dispensât de se rendre aux kommandos où ils travaillaient. Neusel les écoutait en ricanant, faisait de l'esprit à l'invincible soldat allemand, et les renvoyait avec la mention « non malade » qui leur valait de 7 à 14 jours de cellule ! J'ai entendu le Neusel faire cette réponse où se traitait la férocité boche :

Un général lui disait :

— Vous avez eu deux morts, hier ?

— Pardon, Herr général ! Il y en a eu trois !

Et ce n'était rien d'entendre le misérable ; il fallait voir son sourire !

J'en grinciais des dents.

J'ai appris que ce parfait bourreau était le fils d'un pharmacien de Landau : Je n'aurais jamais cru que la pharmacie pût engendrer de tels monstres ! Question de culture.

Après les colts, les lettres : elles ne nous étaient remises que sévèrement censurées. A partir du jour où le lieutenant Stephan prit ce service, la moitié de notre correspondance fut retenue, confisquée ou supprimée, et les lettres que nous écrivions nous-mêmes subirent le même sort.

Le tourmenteur en chef

Il me faut revenir au colonel Hoffmann que j'ai présenté comme le tourmenteur en chef du camp. Il présidait à tout avec une sérénité de bouddha, et l'écho de nos doléances ne troublait en rien ses digestions. Quant aux notes, je veux dire nos digestions, vous en aurez une idée par les menus que nous octroyait sa sollicitude : feuilles de betteraves, farines moissies, manguées à toutes sortes de débris. Le café n'était ni du grand pillé, ni de l'orge grillé : il y avait de tout dans le café, et tout était malpropre. Comme pain, nous avions celui de la population civile, ce qui ne veut pas dire, oh ! non ! qu'il était bon, mais les biscuits de la Croix-Rouge française y suppléaient : ce sont ces biscuits qui ont empêché de mourir de faim des milliers de prisonniers. La viande ? Une saleté dont les chiens ne voulaient pas. Le poisson, n'en parlons qu'en nous bouchant le nez !

Je passe aux vêtements. Jusqu'à mars 1918, nous fûmes, grâce aux comités départementaux, à peu près convenablement vêtus ; mais, à cette date, le Boche fit une offensive dans nos cantines et nous enleva, sans se donner la peine d'invoquer le moindre prétexte, tout ce qui lui convenait. Les plus volés furent les prisonniers envoyés dans les kommandos : le voleur profitait de

leur absence pour tout râfler. C'est également sous nos malheureux camarades des kommandos — simples soldats et caporaux, obligés seuls au travail — que s'exerçaient le guetier et la cruauté boche. Ils étaient sans cesse insultés et brutalisés par leurs gardiens ; le chef de ces derniers, le lieutenant Weiz, dit le Vautour, distribuait les injures et les coups sans rime ni raison, pour le plaisir de faire du mal, toujours la schadenfreude. C'était lui qui avait imaginé de faire enfermer ses victimes, menottes aux poignets, dans des caves inondées où elles avaient de l'eau jusqu'au genou.

Toutes les punitions, d'ailleurs, procédaient du même besoin de torturer. Les plus courantes étaient : la privation de nourriture, 60 heures sans boire ni manger ; les arrêts-durs, qui comportaient la mise au noir — c'est-à-dire la privation de lumière — et la suppression de toute nourriture trois jours sur quatre ; la pelote, avec un sac de vingt kilos sur le dos sans autre nourriture que du pain et de l'eau.

La tentative d'évasion était ainsi punie : 60 heures sans manger ; 14 jours de prison pour être parti sans permission ; 14 jours pour port de vêtements civils ; 14 jours pour avoir dissimulé une boussole et une carte — en tout, 60 heures sans nourriture et 42 jours de cellule, pendant lesquels le puni ne mangeait, 3 jours sur quatre, que du pain sec, et faisait chaque jour 4 heures de pelote, sac au dos — et tout cela triplé pour les sous-officiers, soit 126 jours de cellule et le reste à l'avenant !

Nous n'eûmes jamais !

Où, je le répète en finissant, nous n'oublierons jamais ! Nous ne pouvions pas oublier ! Que ceux qui parlent déjà de passer l'éponge, que ceux qui osent écrire le mot de réconciliation, interrogent les prisonniers qui rentrent de captivité : notre réponse est unanime, et c'est un cri du cœur impressionnant comme un arrêt de justice :

— Nous demandons qu'on nous affecte à la garde des prisonniers boches !

Le jour où l'armistice en vint d'exécution, il nous fut permis de sortir du camp et de nous répandre par la ville, nous retrouvâmes dans un café un de nos tourmenteurs. Il vint à nous, tout miel et tout sourire, et poussa l'aplatissement jusqu'à se mettre pour nous au piano — à Landau, il y a un piano dans chaque café — et savez-vous ce qu'il nous joua ? La Marseillaise !

Notre hymne national exécuté, très brillamment, d'ailleurs, notre Boche revint à nous, quantant les remerciements : il ne recueillait que cette bouffée :

— Votre Marseillaise est comme vous, elle a l'accent boche : même quand vous jouez du piano, vous hachez de la paille !

Il rit de ce rire hypocritement naïf qui appelle la giflette, et s'assit à notre table. Alors, écorché, l'un d'eux appela le patron et lui montrant l'individu qui s'inclinait :

— Enlevez cette punaise, s'il vous plaît !

Et c'est par ce mot de dégoût que je complérai, si vous le voulez bien, notre réponse à ceux qui viennent, invoquant l'Humanité et la Fraternité de tous les hommes, nous parler de réconciliation... L'Humanité, oui, mais débarrassée de la vermine boche !

LES JOUETS de la Victoire

Plus de joujoux boches !
En voici de bien français

Par M. Léo CLARETTE



Alsacien et Alsacienne, de HANSI

Une affiche de Poulbot représente une fillette et un garçonnet, armés en Bayard, d'un sabre de bois, piétinant une laide poupée verte à casque à pointe, aux articulations de fil de fer, corps pansu, yeux vides, pieds énormes, avec une ficelle qui retient l'étrouffette. Made in Germany. Et le jeune vainqueur s'écrie : « Et maintenant, vive le Jouet français ! »

Il faut que le chant de victoire ne reste pas à l'état de vœu. Dans l'industrie du jouet comme dans toutes les



Le Poilu, de Jos

autres, il faut que la France reprenne sa place, et prouve la place des Boches, qui inondaient notre pays et nos colonies de leurs affreux joujoux. La chose en vaut la peine. L'Allemagne faisait chaque année, avant la guerre, pour 100 millions de francs en jouets. Bien que nous ayons pris la récente habitude de jongler avec les milliards, n'oublions tout de même pas que cent millions, c'est quelque chose. A côté de ce chiffre d'affaires, le nôtre était minime, à peine dix millions, — à grand-peine. Et nous achetions aux Boches tous les ans pour 25 millions de francs de jouets. Il faut bien espérer que tout cela va changer, et que notre industrie se développera, grâce au fait que la vie économique de l'Allemagne va se trouver gênée, tandis que la nôtre sera délivrée du traité de Francfort, des entraves provenant des tarifs de douane et de transport et de cent autres chicaneries. Si nous arrivons à faire en jouets le chiffre d'affaires auquel les Allemands atteignaient, ce serait du pain et de l'ouvrage pour plus de cent mille ouvriers et ouvrières.

Que faut-il pour obtenir ce résultat enviable ? En l'espèce, c'est-à-dire, en ce qui concerne le jouet, il faudra intensifier la production, et développer notre exportation par les mêmes moyens qui avaient réussi aux Boches : catalogues nombreux et explicites avec des images, journaux spéciaux d'une périodicité fréquente, représentants



Le village moyen-âge, de LE BOURGEOIS et RAPIN

de commerce sillonnant le monde entier, et à Paris, pour les voyageurs de commerce étrangers, un comptoir d'échantillons permanent, avec une Foire de Paris agrandie et prenant de plus en plus d'importance, afin de réduire l'écart qui la sépare encore de la Foire de Leipzig. Il faudra agrandir les usines, y travailler sans cesse, renouveler plusieurs fois par an les modèles, et faire toujours du nouveau, en se rappelant que le premier mot de la cliente qui entre dans un magasin est :

— Qu'avez-vous de nouveau ?

Il faudra que l'épargne se désintéresse moins des affaires industrielles et ne se confine pas dans les valeurs d'Etat, de villes et de chemins de fer.

Eux, ils copiaient toujours

De toutes ces conditions, il en est une qu'il nous est aisé de remplir immédiatement, parce que le génie de la race nous donne de particulières facilités. S'il s'agit de créer des modèles et de les varier, nous sommes mieux placés que personne pour réaliser cette partie du programme, parce qu'il est dans notre tempérament d'avoir de la fantaisie et de l'invention, — ce qui fait tout à fait défaut aux Boches. Dans les usines allemandes, dont la moindre est dix fois plus importante que nos plus fortes maisons, on réussit en particulier le jouet en fer, parce qu'il y a tout un outillage complet et qu'il ne faut aucune invention pour copier la silhouette d'une locomotive, d'un cuirassé, d'un canon, d'un sous-marin ou d'un gotha. J'ai vu, en 1915, à Lausanne, un 420 pour enfants, et je dois avouer que c'était une petite merveille d'exactitude, avec les roues à chenilles, les tubes à gaz, les trucs, rails, poulies. Ce jouet coûtait 500 francs et il les valait. Mais il n'y avait eu qu'à copier. Par contre, les poupées étaient laides, et les fabricants imitent si bien nos modèles, ou les élégances des seules Parisiennes qu'ils connaissent pour les avoir rencontrées dans les promenades des music-halls, et qui étaient



La Fermière, de HELLÉ

tillage complet et qu'il ne faut aucune invention pour copier la silhouette d'une locomotive, d'un cuirassé, d'un canon, d'un sous-marin ou d'un gotha. J'ai vu, en 1915, à Lausanne, un 420 pour enfants, et je dois avouer que c'était une petite merveille d'exactitude, avec les roues à chenilles, les tubes à gaz, les trucs, rails, poulies. Ce jouet coûtait 500 francs et il les valait. Mais il n'y avait eu qu'à copier. Par contre, les poupées étaient laides, et les fabricants imitent si bien nos modèles, ou les élégances des seules Parisiennes qu'ils connaissent pour les avoir rencontrées dans les promenades des music-halls, et qui étaient

pour la plupart des Viennoises ou des Bernoises.

Les jolis travaux de nos mutilés

S'il s'agit de faire des jouets pimpants, spirituels, alertes, jolis, gracieux, élégants, ce n'est point l'affaire des Boches, mais c'est la nôtre.

On l'a bien vu depuis la guerre. Le souci de recréer la bimbeloterie française, et aussi celui de donner du travail aux mutilés, a fait ouvrir sur tout le territoire de la France des ateliers de mutilés qui fabriquent des jouets. On a profité de ce que ces sœurs étaient pauvres, pour ne pas tomber dans les anciens errements, qui consistaient à acheter à l'étranger un quelconque dessinateur sans génie ni fantaisie, qui recevait indéfiniment les modèles des jouets.

Un fait de la guerre, les artistes se trouvaient de l'ordre, et ils ont été dessinés, industriels. Voilà qui explique pourquoi, nos catalogues de cette année présentent cet aspect nouveau et imprévu d'être des œuvres charmantes faites d'après des jouets qui sont signés de noms de vrais artistes, et qui sont de véritables petites œuvres d'art pour quelques francs.

L'art dans le jouet

Voilà les érudits que nous apporte le Noël d'après-guerre : l'art dans le jouet. Nos petits enfants, et le monde extérieur par l'intermédiaire de jouets laids ou insignifiants, entrent dans le monde des sensations et des sentiments, de la réalité et du rêve, du jeu, qui est le travail des petits, de l'imagination, de la réflexion, par une avenue ouverte vers la beauté, entre la baie que forment, pour faire honneur aux petits, nos merveilleux artistes : André Héris, Carle, Poulbot, Le Bourgeois, Rapin, Job, Benjamin Rabier, Willette, Hansi, Neumont, Renée de Vienne, Desir, Prevost Huret, Consuelo Fould, tous les artistes qui ont exposé au pavillon de Marsan ou au concours si intelligemment organisé par le comité Brunel. Leurs œuvres font aujourd'hui, dans les bazars et les grands magasins, de nouvelles, de petits coins d'art, des oasis d'idéal, des manifestations bien françaises en l'honneur de la beauté, du génie et de l'avenir de la France !

Léo Claretie.

PARIS-NOËL

Paris est gai en ce jour de Noël. Paris joue joyeusement en foule, en cohue, en bandes qui parlent, rient, chantent, se pressent, s'agitent, marchent, courent, répandent autour d'elles une atmosphère d'allégresse et de bonne humeur.

C'est le cinquième Noël de la grande guerre, le premier qui soit pacifique depuis 1914...

Alors les cœurs si longtemps serrés par le cercle de l'angoisse, se sentent revivre. Les poids qui les écrasait diminuent, diminuent chaque jour. Et le rire est apparu, à fleur, à tout tressaillir.

Sur les boulevards, Paris a fait apparaître son nouveau visage. On le connaît : c'est celui qui a montré lors des beaux jours de l'armistice, des arrivées de souverains...

Les baraques de fin d'année sont alignées sur les trottoirs. Chacune retient des demi-croûtes de curieux. Chacune offre une marchandise, ou renferme une attraction. Dantelles, jouets, douceurs, produits divers, tout sollicite le client. Un prestidigitateur « épate » la galerie par ses tours de cartes éblouissantes ; une « camelote » offre dans une bouteille, et en sort ; ici, un groupe « potasse » la dernière valse souterraine par un violon et une mandoline.

Un objet à beaucoup de succès. On l'appelle « le dernier soupir de Guillaume ». C'est un personnage en baudruche muni d'un sifflet par lequel on souffle, Guillaume ! Il apparaît alors, muni de bras et jambes en carton. On le pose debout, appuyé contre une boîte, et tout d'un coup, voilà Guillaume qui se dégonfle, se ratatine, se ride et « crève » en exhalant un dernier « couic ». C'est la mort du petit cochon « adaptée à l'actualité ».

Etrouhahats ! Musique !... C'est quelques musiciens américains qui défilent suivis d'une foule qui s'accroît sans cesse. A leur tête marche gravement un bonhomme Noël, en arlequin rouge, bonnet pointu blanc et longue barbe postiche.

A un coin de rue un bonhomme, monté sur un auto, souffle dans un cor de chasse... Une auto chargée de Canadiens passe que domine un drapeau britannique où l'on a piqué des étoiles...

C'est Noël. Dans les souliers de la France, c'est la Paix que nos soldats ont mise...

La "Madelon" à Metz

La Madelon, la vibrante chanson populaire de L. Bousquet et C. Robert, que tous nos poilus ont chantée et qui vient, avec eux, de franchir nos frontières — s'en souvient-on — créée dès avant la guerre par Polin. Celui-ci a chanté en juin 1914 au Casino municipal de Nice et il nous rappelle à ce propos :

Je l'ai promenade dans une trentaine de villes. L'accueil fut sympathique, ce fut tout. Surveillait la guerre. On se rappelle le refrain allégre. Il se répandit, comme la foudre.

C'est désormais un chant national, car nos poilus l'ont sacré tel en allant se faire casser la tête, en scandant les paroles aujourd'hui connues de tous.

Et le maréchal Pétain a fait demander hier à Polin de venir à Metz pour y chanter la Madelon, devant les Lorrains et les poilus. « Ce sera la plus grande joie de ma carrière », nous a dit le sympathique artiste.

La fête de Noël à Metz

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

A Metz, par Nancy, 25 Décembre. — Les voies ferrées allant à Metz sont encore comme au lendemain de la guerre. Aussi le train spécial important les représentants des corps constitués vers la capitale n'est-il parti qu'à 11 heures.

On juge de l'anxiété des représentants des Académies, des Chambres, de la magistrature, du barreau, du Conseil municipal de Paris, etc., de ne pas arriver à l'heure à rendez-vous. La neige tombe tout à coup ; dans tous les wagons, des voix non exercées, mais enthousiastes, envoient le Minut Chrétiens, et à minuit moins dix, nous arrivons à la gare de Metz. Nous étions attendus depuis huit heures, pour dîner et pour la réception à l'Hôtel de Ville. Nos valises défilent, et nous nous précipitons vers la gare de Metz. Nous sommes allés à la cathédrale, où la messe a été célébrée. Dans la nef, flamboyante de drapeaux, se pressent de nombreux poilus. Au premier rang des chaises on remarque le général de Maud'huy et son état-major et les représentants de M. Mirman. Le vaste édifice est trop étroit pour contenir la foule. Des chants merveilleux exécutés par la maîtrise avec les tambours et les clairons d'une société de jeunes ouvriers accompagnent l'office ; à l'élevation, les clairons sonnent aux champs et au départ on exécute la Marche lorraine.

A 10 heures, le réveil lorrain est donné par d'aimables poilus. Le maire, M. Prevel, donne la parole à M. Lucien Poincaré, vice-recteur de l'Université de Paris, salué de chaleureux applaudissements quand il dit : « Le jour de Noël est la célébration d'une grande chose pour l'humanité. Aujourd'hui, ici, nous célébrons le retour de nos chères provinces d'Alsace et de Lorraine à la mère patrie et le triomphe de la civilisation sur la barbarie ».

Dans la matinée, une délégation s'est rendue au monument élevé à la gloire des soldats morts pour la France au cimetière de Châtenoy.

On déjouait offert par la municipalité et auquel le général de Maud'huy assiste, le maire, M. Prevel, a remercié la Ville de Paris. Le recteur de l'Académie de Nancy rappelle les noms des grands Lorrains et l'amour des étudiants lorrains pour la France, pays de la liberté et de la pensée. M. Laurent, secrétaire du gouvernement civil, célèbre, au nom de M. Mirman, les vertus de la Lorraine et lève son verre à la France, à la République et à M. Poincaré.

Le maire, M. Prevel, a remercié la Ville de Metz, un centre de groupement où sont réunis, par région et par jour, tous les démolisibles. L'opération se fait par échelon.

Le premier échelon, nous l'avons dit, comprend les hommes des classes 1892 et 1893, auxquels s'ajoutent ceux des classes suivantes qui y ont été assimilés par leur situation de famille : veufs ou pères de trois, deux ou un enfant.

Les hommes qui seront démolisibles dans le gouvernement militaire de Paris partiront, dans la plupart des armées, le 1^{er} janvier. Ils seront rendus le 2 janvier.

La médaille militaire aux réformés n° 1.

Pour répondre au vœu des nombreuses associations de mutilés, MM. Georges Bureau et Patureau-Baronnet, députés, ont déposé un amendement à la loi sur les pensions tendant à accorder la médaille militaire aux réformés n° 1.

Le retour de nos prisonniers de guerre

2.300 arrivent à Cherbouge

(Du correspondant du Petit Journal)

Cherbouge, 25 Décembre. — Un nouveau convoi de 2.300 prisonniers est arrivé aujourd'hui après-midi à l'aéroport, par le vapeur Macedonia, venant de Rotterdam.

Une musique, composée des ouvriers de l'arsenal, a joué la Marseillaise. Le vice-amiral Royer, préfet maritime, et les autorités militaires et civiles souhaitèrent la bienvenue aux rapatriés, qui furent dirigés vers les casernes où ils reçurent des soins pressés.

L'entrée en solde au retour de captivité.

La date d'entrée en solde est fixée uniformément pour tous les prisonniers rapatriés (officiers et hommes de troupe) au jour de l'arrivée au centre de rapatriement, le commandant de ce centre étant la première autorité française qualifiée pour constater d'une façon certaine l'identité des prisonniers rapatriés rejoignant solennellement ou en détachement.

Les officiers et sous-officiers à solde mensuelle, qui en font la demande écrite, reçoivent les avances suivantes : officiers, 50 francs ; sous-officiers, 25 francs ; hommes de troupe, 10 francs.

La somme qui leur sera versée par le dépôt de transition des isolés sur lequel ils seront dirigés. Au moment de leur départ en permission ou en congé, le paiement de trente jours de solde de présence, sous déduction de ce qui leur aura été payé.

Les hommes de troupe à solde journalière reçoivent le rappel des allocations qui leur sont dues depuis leur arrivée au centre de rapatriement, ainsi que l'avance de la solde mensuelle représentative de vivres de 3 francs et, le cas échéant, de haute paye pour la durée de la permission ou congé.

Les trains directs Paris-Bruxelles et Bruxelles-Paris.

L'Office des Chemins de fer et de la Marine de l'Etat belge, sous l'autorité de l'Etat belge, nous fait connaître que les trains directs Paris-Bruxelles et vice versa sont mis en marche à une date voisine du 30 courant. Le départ de Paris aura lieu le 30 décembre à 19 heures. Le train qu'il y aura à Bruxelles à 19 heures. A Paris, le train qu'il y aura à 19 heures. A Paris, le train qu'il y aura à 19 heures.

Ces trains seront quotidiens ; le nombre de places sera limité ; les trains ne seront pas dédouanés.

— Non ! ne riez pas ! ne riez pas en prie !. Causons de vrai avenir...

Et, comme elle était, maintenant sérieuse en l'écoutant, il prit rudement la parole, parlant en maître, parlant en homme :

— Ecoutez, Christiane. L'année s'avance, et mon stage... Eh bien, encore quelques jours, et j'espère que, si je suis définitivement assuré d'avoir la médaille d'or... Vous savez ce que je vous ai dit ? C'est la certitude, pour moi, d'arriver à être mon maître, de pouvoir vous épouser...

Mais elle l'interrompit.

— M'épouser ?... M'épouser ?... Il lui imposa le silence du geste.

— Mais oui, ma chérie, vous épouser !... Puis, comme il avait très peur, voyant une ride creuser le front pur de Christiane, il reprit tout de suite :

— Vous savez bien que je veux vous épouser ?...

La jeune femme, sans répondre, hochait la tête.

Alors, il insista :

— Je vous aime, et vous n'en doutez pas ! Vous êtes pour moi plus que tout : la raison de vivre, la raison de vouloir, la raison de travailler !... Je me suis donné à vous, corps et âme, et c'est pourquoi, peut-être, j'ose vous le dire, Christiane, j'aime, j'aime pas, il n'y a point d'équivoque, entre nous ? Vous êtes ma maîtresse, mais c'est peu de chose. Je suis de ceux qui estiment que l'on n'est point l'amant d'une femme si elle ne vous aime pas. Vous m'aimez bien, dites ?

Christiane se taisait encore...

— Non ! ne riez pas ! ne riez pas en prie !. Causons de vrai avenir...

Et, comme elle était, maintenant sérieuse en l'écoutant, il prit rudement la parole, parlant en maître, parlant en homme :

— Ecoutez, Christiane. L'année s'avance, et mon stage... Eh bien, encore quelques jours, et j'espère que, si je suis définitivement assuré d'avoir la médaille d'or... Vous savez ce que je vous ai dit ? C'est la certitude, pour moi, d'arriver à être mon maître, de pouvoir vous épouser...

Mais elle l'interrompit.

— M'épouser ?... M'épouser ?... Il lui imposa le silence du geste.

— Mais oui, ma chérie, vous épouser !... Puis, comme il avait très peur, voyant une ride creuser le front pur de Christiane, il reprit tout de suite :

— Vous savez bien que je veux vous épouser ?...

La jeune femme, sans répondre, hochait la tête.

Alors, il insista :

— Je vous aime, et vous n'en doutez pas ! Vous êtes pour moi plus que tout : la raison de vivre, la raison de vouloir, la raison de travailler !... Je me suis donné à vous, corps et âme, et c'est pourquoi, peut-être, j'ose vous le dire, Christiane, j'aime, j'aime pas, il n'y a point d'équivoque, entre nous ? Vous êtes ma maîtresse, mais c'est peu de chose. Je suis de ceux qui estiment que l'on n'est point l'amant d'une femme si elle ne vous aime pas. Vous m'aimez bien, dites ?

Christiane se taisait encore...

La fête de Noël à Metz

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

A Metz, par Nancy, 25 Décembre. — Les voies ferrées allant à Metz sont encore comme au lendemain de la guerre. Aussi le train spécial important les représentants des corps constitués vers la capitale n'est-il parti qu'à 11 heures.

On juge de l'anxiété des représentants des Académies, des Chambres, de la magistrature, du barreau, du Conseil municipal de Paris, etc., de ne pas arriver à l'heure à rendez-vous. La neige tombe tout à coup ; dans tous les wagons, des voix non exercées, mais enthousiastes, envoient le Minut Chrétiens, et à minuit moins dix, nous arrivons à la gare de Metz. Nous étions attendus depuis huit heures, pour dîner et pour la réception à l'Hôtel de Ville. Nos valises défilent, et nous nous précipitons vers la gare de Metz. Nous sommes allés à la cathédrale, où la messe a été célébrée. Dans la nef, flamboyante de drapeaux, se pressent de nombreux poilus. Au premier rang des chaises on remarque le général de Maud'huy et son état-major et les représentants de M. Mirman. Le vaste édifice est trop étroit pour contenir la foule. Des chants merveilleux exécutés par la maîtrise avec les tambours et les clairons d'une société de jeunes ouvriers accompagnent l'office ; à l'élevation, les clairons sonnent aux champs et au départ on exécute la Marche lorraine.

A 10 heures, le réveil lorrain est donné par d'aimables poilus. Le maire, M. Prevel, donne la parole à M. Lucien Poincaré, vice-recteur de l'Université de Paris, salué de chaleureux applaudissements quand il dit : « Le jour de Noël est la célébration d'une grande chose pour l'humanité. Aujourd'hui, ici, nous célébrons le retour de nos chères provinces d'Alsace et de Lorraine à la mère patrie et le triomphe de la civilisation sur la barbarie ».

Dans la matinée, une délégation s'est rendue au monument élevé à la gloire des soldats morts pour la France au cimetière de Châtenoy.

On déjouait offert par la municipalité et auquel le général de Maud'huy assiste, le maire, M. Prevel, a remercié la Ville de Paris. Le recteur de l'Académie de Nancy rappelle les noms des grands Lorrains et l'amour des étudiants lorrains pour la France, pays de la liberté et de la pensée. M. Laurent, secrétaire du gouvernement civil, célèbre, au nom de M. Mirman, les vertus de la Lorraine et lève son verre à la France, à la République et à M. Poincaré.

Le maire, M. Prevel, a remercié la Ville de Metz, un centre de groupement où sont réunis, par région et par jour, tous les démolisibles. L'opération se fait par échelon.

Le premier échelon, nous l'avons dit, comprend les hommes des classes 1892 et 1893, auxquels s'ajoutent ceux des classes suivantes qui y ont été assimilés par leur situation de famille : veufs ou pères de trois, deux ou un enfant.

Les hommes qui seront démolisibles dans le gouvernement militaire de Paris partiront, dans la plupart des armées, le 1^{er} janvier. Ils seront rendus le 2 janvier.

La médaille militaire aux réformés n° 1.

Pour répondre au vœu des nombreuses associations de mutilés, MM. Georges Bureau et Patureau-Baronnet, députés, ont déposé un amendement à la loi sur les pensions tendant à accorder la médaille militaire aux réformés n° 1.

Le retour de nos prisonniers de guerre

2.300 arrivent à Cherbouge

(Du correspondant du Petit Journal)

Cherbouge, 25 Décembre. — Un nouveau convoi de 2.300 prisonniers est arrivé aujourd'hui après-midi à l'aéroport, par le vapeur Macedonia, venant de Rotterdam.

Une musique, composée des ouvriers de l'arsenal, a joué la Marseillaise. Le vice-amiral Royer, préfet maritime, et les autorités militaires et civiles souhaitèrent la bienvenue aux rapatriés, qui furent dirigés vers les casernes où ils reçurent des soins pressés.

L'entrée en solde au retour de captivité.

La date d'entrée en solde est fixée uniformément pour tous les prisonniers rapatriés (officiers et hommes de troupe) au jour de l'arrivée au centre de rapatriement, le commandant de ce centre étant la première autorité française qualifiée pour constater d'une façon certaine l'identité des prisonniers rapatriés rejoignant solennellement ou en détachement.

Les officiers et sous-officiers à solde mensuelle, qui en font la demande écrite, reçoivent les avances suivantes : officiers, 50 francs ; sous-officiers, 25 francs ; hommes de troupe, 10 francs.

La somme qui leur sera versée par le dépôt de transition des isolés sur lequel ils seront dirigés. Au moment de leur départ en permission ou en congé, le paiement de trente jours de solde de présence, sous déduction de ce qui leur aura été payé.

Les hommes de troupe à solde journalière reçoivent le rappel des allocations qui leur sont dues depuis leur arrivée au centre de rapatriement, ainsi que l'avance de la solde mensuelle représentative de vivres de 3 francs et, le cas échéant, de haute paye pour la durée de la permission ou congé.

Les trains directs Paris-Bruxelles et Bruxelles-Paris.

L'Office des Chemins de fer et de la Marine de l'Etat belge, sous l'autorité de l'Etat belge, nous fait connaître que les trains directs Paris-Bruxelles et vice versa sont mis en marche à une date voisine du 30 courant. Le départ de Paris aura lieu le 30 décembre à 19 heures. Le train qu'il y aura à Bruxelles à 19 heures. A Paris, le train qu'il y aura à 19 heures.

Ces trains seront quotidiens ; le nombre de places sera limité ; les trains ne seront pas dédouanés.

— Non ! ne riez pas ! ne riez pas en prie !. Causons de vrai avenir...

Et, comme elle était, maintenant sérieuse en l'écoutant, il prit rudement la parole, parlant en maître, parlant en homme :

— Ecoutez, Christiane. L'année s'avance, et mon stage... Eh bien, encore quelques jours, et j'espère que, si je suis définitivement assuré d'avoir la médaille d'or... Vous savez ce que je vous ai dit ? C'est la certitude, pour moi, d'arriver à être mon maître, de pouvoir vous épouser...

Mais elle l'interrompit.

— M'épouser ?... M'épouser ?... Il lui imposa le silence du geste.

— Mais oui, ma chérie, vous épouser !... Puis, comme il avait très peur, voyant une ride creuser le front pur de Christiane, il reprit tout de suite :

— Vous savez bien que je veux vous épouser ?...

La jeune femme, sans répondre, hochait la tête.

Alors, il insista :

— Je vous aime, et vous n'en doutez pas ! Vous êtes pour moi plus que tout : la raison de vivre, la raison de vouloir, la raison de travailler !... Je me suis donné à vous, corps et âme, et c'est pourquoi, peut-être, j'ose vous le dire, Christiane, j'aime, j'aime pas, il n'y a point d'équivoque, entre nous ? Vous êtes ma maîtresse, mais c'est peu de chose. Je suis de ceux qui estiment que l'on n'est point l'amant d'une femme si elle ne vous aime pas. Vous m'aimez bien, dites ?

Christiane se taisait encore...

— Non ! ne riez pas ! ne riez pas en prie !. Causons de vrai avenir...

Et, comme elle était, maintenant sérieuse en l'écoutant, il prit rudement la parole, parlant en maître, parlant en homme :

— Ecoutez, Christiane. L'année s'avance, et mon stage... Eh bien, encore quelques jours, et j'espère que, si je suis définitivement assuré d'avoir la médaille d'or... Vous savez ce que je vous ai dit ? C'est la certitude, pour moi, d'arriver à être mon maître, de pouvoir vous épouser...

Mais elle l'interrompit.

— M'épouser ?... M'épouser ?... Il lui imposa le silence du geste.

— Mais oui, ma chérie, vous épouser !... Puis, comme il avait très peur, voyant une ride creuser le front pur de Christiane, il reprit tout de suite :

— Vous savez bien que je veux vous épouser ?...

La jeune femme, sans répondre, hochait la tête.

Alors, il insista :

— Je vous aime, et vous n'en doutez pas ! Vous êtes pour moi plus que tout : la raison de vivre, la raison de vouloir, la raison de travailler !... Je me suis donné à vous, corps et âme, et c'est pourquoi, peut-être, j'ose vous le dire, Christiane, j'aime, j'aime pas, il n'y a point d'équivoque, entre nous ? Vous êtes ma maîtresse, mais c'est peu de chose. Je suis de ceux qui estiment que l'on n'est point l'amant d'une femme si elle ne vous aime pas. Vous m'aimez bien, dites ?

Christiane se taisait encore...

— Non ! ne riez pas ! ne riez pas en prie !. Causons de vrai avenir...

Et, comme elle était, maintenant sérieuse en l'écoutant, il prit rudement la parole, parlant en maître, parlant en homme :

— Ecoutez, Christiane. L'année s'avance, et mon stage... Eh bien, encore quelques jours, et j'espère que, si je suis définitivement assuré d'avoir la médaille d'or... Vous savez ce que je vous ai dit ? C'est la certitude, pour moi, d'arriver à être mon maître, de pouvoir vous épouser...

Mais elle l'interrompit.

— M'épouser ?... M'épouser ?... Il lui imposa le silence du geste.

— Mais oui, ma chérie, vous épouser !... Puis, comme il avait très peur, voyant une ride creuser le front pur de Christiane, il reprit tout de suite :

— Vous savez bien que je veux vous épouser ?...

La jeune femme, sans répondre, hochait la tête.

Alors, il insista :

— Je vous aime, et vous n'en doutez pas ! Vous êtes pour moi plus que tout : la raison de vivre, la raison de vouloir, la raison de travailler !... Je me suis donné à vous, corps et âme, et c'est pourquoi, peut-être, j'ose vous le dire, Christiane, j'aime, j'aime pas, il n'y a point d'équivoque, entre nous ? Vous êtes ma maîtresse, mais c'est peu de chose. Je suis de ceux qui estiment que l'on n'est point l'amant d'une femme si elle ne vous aime pas. Vous m'aimez bien, dites ?

Christiane se taisait encore...

— Non ! ne riez pas ! ne riez pas en prie !. Causons de vrai avenir...

Et, comme elle était, maintenant sérieuse en l'écoutant, il prit rudement la parole, parlant en maître, parlant en homme :

— Ecoutez, Christiane. L'année s'avance, et mon stage... Eh bien, encore quelques jours, et j'espère que, si je suis définitivement assuré d'avoir la médaille d'or... Vous savez ce que je vous ai dit ? C'est la certitude, pour moi, d'arriver à être mon maître, de pouvoir vous épouser...

Mais elle l'interrompit.

— M'épouser ?... M'épouser ?... Il lui imposa le silence du geste.

— Mais oui, ma chérie, vous épouser !... Puis, comme il avait très peur, voyant une ride creuser le front pur de Christiane, il reprit tout de suite :

— Vous savez bien que je veux vous épouser ?...

La jeune femme, sans répondre, hochait la tête.

Alors, il insista :

— Je vous aime, et vous n'en doutez pas ! Vous êtes pour moi plus que tout : la raison de vivre, la raison de vouloir, la raison de travailler !... Je me suis donné à vous, corps et âme, et c'est pourquoi, peut-être, j'ose vous le dire, Christiane, j'aime, j'aime pas, il n'y a point d'équivoque, entre nous ? Vous êtes ma maîtresse, mais c'est peu de chose. Je suis de ceux qui estiment que l'on n'est point l'amant d'une femme si elle ne vous aime pas. Vous m'aimez bien, dites ?

Christiane se taisait encore...

— Non ! ne riez pas ! ne riez pas en prie !. Causons de vrai avenir...

Et, comme elle était, maintenant sérieuse en l'écoutant, il prit rudement la parole, parlant en maître, parlant en homme :

— Ecoutez, Christiane. L'année s'avance, et mon stage... Eh bien, encore quelques jours, et j'espère que, si je suis définitivement assuré d'avoir la médaille d'or... Vous savez ce que je vous ai dit ? C'est la certitude, pour moi, d'arriver à être mon maître, de pouvoir vous épouser...

Mais elle l'interrompit.

— M'épouser ?... M'épouser ?... Il lui imposa le silence du geste.

— Mais oui, ma chérie, vous épouser !... Puis, comme il avait très peur, voyant une ride creuser le front pur de Christiane, il reprit tout de suite :

— Vous savez bien que je veux vous épouser ?...

La jeune femme, sans répondre, hochait la tête.

Alors, il insista :

— Je vous aime, et vous n'en doutez pas ! Vous êtes pour moi plus que tout : la raison de vivre, la raison de vouloir, la raison de travailler !... Je me suis donné à vous, corps et âme, et c'est pourquoi, peut-être, j'ose vous le dire, Christiane, j'aime, j'aime pas, il n'y a point d'équivoque, entre nous ? Vous êtes ma maîtresse, mais c'est peu de chose. Je suis de ceux qui estiment que l'on n'est point l'amant d'une femme si elle ne vous aime pas. Vous m'aimez bien, dites ?

Christiane se taisait encore...

— Non ! ne riez pas ! ne riez pas en prie !. Causons de vrai avenir...

Et, comme elle était, maintenant sérieuse en l'écoutant, il prit rudement la parole, parlant en maître, parlant en homme :

— Ecoutez, Christiane. L'année s'avance, et mon stage... Eh bien, encore quelques jours, et j'espère que, si je suis définitivement assuré d'avoir la médaille d'or... Vous savez ce que je vous ai dit ? C'est la certitude, pour moi, d'arriver à être mon maître, de pouvoir vous épouser...

Mais elle l'interrompit.

— M'épouser ?... M'épouser ?... Il lui imposa le silence du geste.

— Mais oui, ma chérie, vous épouser !... Puis, comme il avait très peur, voyant une ride creuser le front pur de Christiane, il reprit tout de suite :

— Vous savez bien que je veux vous épouser ?...

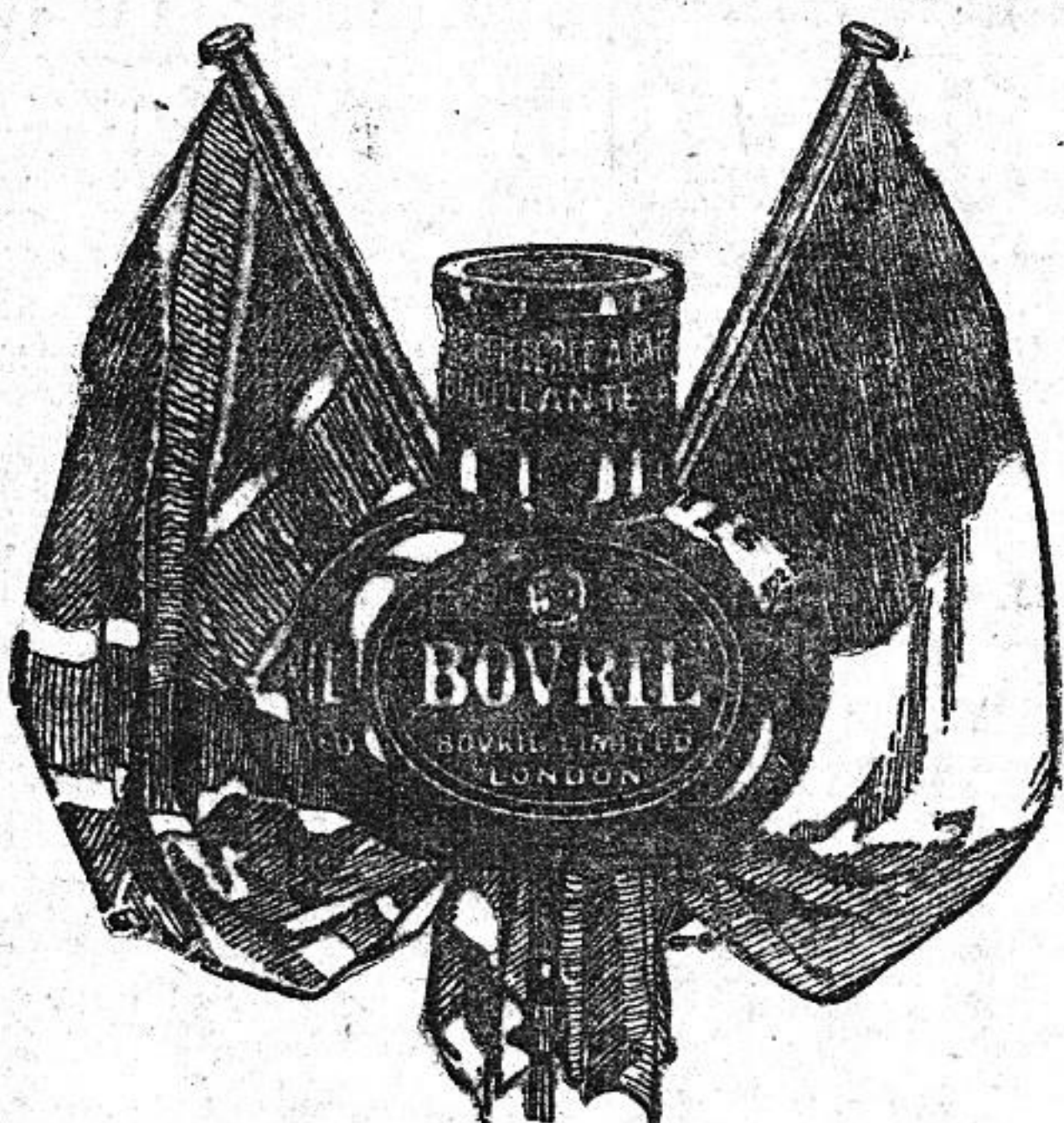
La jeune femme, sans répondre, hochait la tête.

Alors, il insista :

— Je vous aime, et vous n'en doutez pas ! Vous êtes pour moi plus que tout : la raison de vivre, la raison de vouloir, la raison de travailler !... Je me suis donné à vous, corps et âme, et c'est pourquoi, peut-être, j'ose vous le dire, Christiane, j'aime, j'aime pas, il n'y a point d'équivoque, entre nous ? Vous êtes ma maîtresse, mais c'est peu de chose. Je suis de ceux qui estiment que l'on n'est point l'amant d'une femme si elle ne vous aime pas. Vous m'aimez bien, dites ?

Christiane se taisait encore...

—



"Donne la Force"

Bovril est le grand reconstituant. Anglais qui renferme tous les éléments fortifiants de la viande de bœuf.

BOVRIL

Se trouve dans les bons cafés, épiceries, et dans les principales Maisons d'Alimentation.

Maison de gros, 102, Rue Réaumur, Paris.

Mesdames !

Si vous souffrez d'affections abdominales, pleurales, ou d'obésité, il faut porter la nouvelle Ceinture-Matras du Dr. Clavier, la seule qui procure un soulagement immédiat et radical ainsi qu'une aisance parfaite. Etabl. C. A. Clavier, 24, rue St-Martin, Paris. Angle de la rue La Fayette. — Métro: Louis-Blanc. Applications tous les jours, de 9 h. à 7 h. par Dames spécialistes.

Pour vos CHEVEUX

Pétrole HAHN
PRODUIT FRANÇAIS
Gros: F. YBERT, Fab', LYON.

SURVEILLER votre santé avec le « MOKAFIO », sténographe naturel, exempt de sucre. 3 fr. 50 le 1^{er} carton, factures échantillons 0 fr. 75 ou 500 grammes, par poste 5 fr. 25. Postal de 3 h. 15 f. 50. L. MILETO et Cie, Fabricant à Aix (B.-d.-R.).

CAMIONS toutes Marques et force état neuf. Ventes: G. Rue Raspail, LEVALLOIS. W. : 85-25.

VOIES URINAIRES

Prostatite, Urétrite, Cystite, Blennorrhagie (CLINIQUE et LABORATOIRE UROLOGIQUES) 8, rue du Faubourg-Montmartre, pour la cure des maladies urinaires (prostatite, urétrite, cystite, suites, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, hypertrophie de la prostate, impuissance, etc.) a acquis une réputation mondiale justement méritée. La puissance efficace et la réelle valeur de cette nouvelle Méthode curative sont prouvées. Elle conduit à une véritable guérison complète et définitive tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade seul. Rappelons que pour avoir la certitude d'employer un traitement curatif vraiment sérieux et efficace bien adapté au cas à guérir et obtenu gratuitement une consultation particulière, il suffit d'écrire ou de se présenter à l'INSTITUT UROLOGIQUE DE PARIS (CLINIQUE et LABORATOIRE UROLOGIQUES) 8, rue du Faubourg-Montmartre. (Correspondance discrète sans aucun envoi).

ALIMENTATION
CHICUREL et MARCOVICI
PARIS
Saucisson — Fruits secs — Saumon — Cigros
VENTE EN GROS — LIVRAISON RAPIDE

PETITES ANNONCES

DU JEUDI ET DU DIMANCHE

ACHATS ET VENTES (10 francs la ligne)
On demande à acheter outillage pour fabrication d'objets en fer et cuivre: on serait même acquiescent de l'achat. Ecrire avec renseignements Etablissements F. Gratioux, 84, avenue des Moulins, Billancourt (Seine).

Comme acheteurs de machines et outillages modernes pour la fabrication des tonneaux en bois. On demande aussi contremaîtres et bons ouvriers pour fabrication des tonneaux en bois. Ne pas se présenter, écrire avec détails et références aux Etablissements F. Gratioux, 84, avenue des Moulins, Billancourt (Seine).

Quis acheter toutes quantités de plat 20x4 et 20x6 en 18-7-15 dixième ou toutes autres dimensions approchantes. Faire offre prix et quantités aux Etablissements F. Gratioux, 84, avenue des Moulins, Billancourt.

FONDS DE COMMERCE (10 francs la ligne)
A. divorce joli com. aliment. gr. facil. à acheter 13 sérieux. Rien des agents. Bouillon 71 r. Valenciennes.

Recherche établissement grains et grains Paris ou banlieue. Ecr. M. M. Dénin, 9, Descombes, Paris.

OBJETS PERDUS (10 francs la ligne)
Laisse dans sacre mercredi 18, une cravate zébrée. Prière rapporter hôtel Ritz, appartement 11. R. Compense 150 francs.

CAPITAUX (10 francs la ligne)
A. cédée de suite, pour cause de maladie, part d'association grande usine en activité de matières constructives nécessaires. Importants capitaux. Ecrire: H. M. Petit Journal, Paris.

OFFRES D'EMPLOI (10 fr. la ligne)
On dem. meubler aux bords sérieux. Manuf. Seles, 71, rue de la Roquette, Paris.

On demande contremaîtres et ouvriers très au courant de la fabrication des fils fer et cuivre et soudures métalliques. Ecrire avec toutes références aux Etablissements F. Gratioux, 84, avenue des Moulins, Billancourt (Seine).

On demande pour environs de Paris homme capable conduire tracteur agricole et occuper moteurs femme. Ecr. M. Calmette, 2, r. de Valenciennes, Paris.

Pour créer, chez soi, écrire par correspondance, écrire à M. Gabriel, Off. Inter. 10, Euxes (Eure).

Réfugiés, Séparés, Disparus
M. et Mme Normand, Cerisiers (Yonne), seraient reconnaisants à celui qui leur fournirait renseignements sur fils, chasseur Normand René, disparu 28 mai 1918.

M. Guilbert, fermier à St-Sauveur-sur-Ecole, par Ponthierry (S.-et-M.), serait très reconnaissant, prie MM. les officiers, s.-officiers et soldats du 156^e d'infanterie, 1^{re} compagnie, de vouloir bien lui donner les renseignements qu'il posséderait sur le soldat Guilbert André, disparu le 20 septembre 1915, à la bataille de Champagne, à Beaunejour-Massiges.

POUR LA FEMME
Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY
uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles: elle fait circuler le sang, décongestionne les organes, en même temps qu'elle les régénère.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements, etc., ou encore maux de la RETOUR D'ÂGE doit, sans tarder, employer en toute confiance la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérés.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies: le flacon, 5 fr.; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie J. DUBOIS, à Rouen. (Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt).

Exiger la véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature Mag. DUBOIS.

(Notices contenant renseignements gratuits) 510

TUBERCULEUX EMPHYSEMATEUX ASTHMATIQUES
Bronchites chroniques, Pleurétiques: Guérissez-vous avec le traitement à base d'EXTRACT D'EUZYME, comme a été guéri Madame Bertho Petit, 26, Rue Eugène Berthoud, à Saint-Ouen (Seine). Cette dame commença, en 1914, à tousser à l'heure du soir, à l'heure du matin, à l'heure de la nuit, à s'efforcer à l'expiration des crachats épais. Elle s'écroula, elle eut des étourdissements, pendant huit jours et fut soignée pour de la congestion pulmonaire. Elle ne dormait plus la nuit, avait toujours froid, surtout aux pieds, était comme engourdie et sans énergie. Elle eut une crise vive, accompagnée de palpitations cardiaques, se déclara au sommet du poulmon gauche, sous la clavicule.

Le Dr Dupeyron, le 31 mars 1915, lui trouva des foyers de ramollissement tuberculeux aux deux sommets, surtout à gauche, en avant et à droite, en arrière. Les Révulsifs Dupeyron dissipèrent immédiatement la douleur sous-claviculaire. Toux, transpiration, affaiblissement, insomnie, cédèrent en quelques mois. La malade reprit rapidement dix kilos, puis son embonpoint d'autrefois. En 1917, l'amélioration persistait bien qu'elle abandonna le traitement trop tôt et, le 26 octobre 1918, M^{me} Petit pouvait écrire au Dr Dupeyron:

« Je vous remercie infiniment de vos bons médicaments qui m'ont, enfin, rendu la santé. Aussi, je souhaite que toutes les personnes atteintes de cette maladie s'adressent à vous, sans hésitation ».

Le Dr Dupeyron, 5, Square de Messine, Paris, envoie franco à domicile un petit flacon de son Elixir contre 2 fr. 80 en timbres ou mandat-carte et, gratis et franco, sur demande, sa Nouvelle Méthode de Traitement des Tubercules Mesurés, Laryngées, Ganglionnaires, Périlomiales, Ossues (Tumeurs blanches, Coxalgies), d'une Efficacité Prodigieuse et Rapide, ainsi que son Questionnaire pour consultations gratuites par Correspondance.

RENSEIGNEMENTS UTILES
CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Rétablissement partiel du service des wagons-lits. La Compagnie d'Orléans vient de rétablir, comme suit, un service direct bi-hebdomadaire de wagons-lits entre Paris et Hendaye: d'une part, Paris et Pau, d'autre part, Hendaye et Bordeaux.

De Paris à Hendaye: les lundis et mercredis, avec retour le mardi et jeudi.

De Paris à Pau: les mardis et jeudis, avec retour les mercredis et vendredis.

A l'aller: Départ de Paris à 20 h. 25; à son retour, départ d'Hendaye à 16 h. 46, de Biarritz-Ville, 17 h. 18, de Pau à 18 h. 56, de Bordeaux, 19 h. 10.

Un certain nombre de places est mis à la disposition des voyageurs de ou pour Bordeaux dans chaque wagon-lits.

CARBURATEURS
REFROIDISSEURS

SOLEX

GOUDARD & MENNESSON
NEUILLY-SUR-SEINE

Editions Pierre Lafitte
10, avenue des Champs-Élysées, Paris.

éventuelles

GRANDS MUSÉES DU MONDE

LE LOUVRE — LA NATIONAL GALLERY
LES OFFICES — LE PRADO

Chaque musée en deux volumes renfermant 350 pages de notices documentaires et 90 planches en 4 couleurs. Chaque vol. relié, fers spéciaux, 25 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES DE

EDMOND ROSTAND

Edition complète en 5 volumes: illustrations en noir et en couleurs. Chaque volume: Broché, 18 francs. Relié demi-chagrin, 25 francs.

PEINTRES ILLUSTRÉS

66 volumes parus. Chaque vol. cartonné, couvertures en couleurs, 1 fr. 95.

LILLIPUT BIBLIOTHÈQUE

Collection enfantine illustrée en couleurs.

18 volumes parus. Chaque volume cartonné, 1 fr. 95.

GRANDS VOYAGES ILLUSTRÉS

C. D'OLIVIER, Les Derniers Barbares. Rel. aut., 22 fr. 50. — Duc de MONTPELIER, En Indo-Chine. Rel. toile, 18 fr. — Robert L. PEARY, À l'Assaut du Pôle Nord. Rel. toile, 12 fr. — J.-J. MANN, Autour du Monde en Automobile. Rel. toile, 10 fr.

UN PÉKIN SUR LE FRONT

Broché, 5 francs. PAR SEM. Relié amateur, 10 fr.

MAGAZINES

JE SAIS TOUT (AB.) 1^{re} an, 15 fr. — FÉMINA (AB.) 4^{tr} trimestre, 10 fr. — LA VIE AU GRAND AIR (AB.) 6^{tr} trimestre, 7 fr. 50.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE GÉNÉRAL

MORUE SALÉE en BARIL DE 125 KILOS net, port dû gare Fécamp.

Henri LEBOSSE, Gerned-Beef, LE HAVRE

POLICE PARISIENNE 124, Rue Rivoli, 124. — RICHESSES, ÉCARTS, SURVEILLANCES, etc. MISSIONS EN TOUTS PAYS. — Discrète et Confiance.

FILS À COUDRE

COTON, LIN et CHANVRE
COTONS et Lins files et tissés
TISSUS, Lainages et Draperies
BONNETERIE tous genres
LINGERIE
RUBANS sergés et glacés
CHAUSURES

L. WELCOMME, E. MORO & Co

128 Boulevard Sébastopol, Paris. Tél. Central 29-93

Usine à Lyon — Central 02-92

LE PLUS IMPORTANT STOCK DE PARIS

SOUVENIR DE FRANCE

BRODERIES-COUDREUR, 101, r. du Temple, Paris-MOULCHOIRS

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

CRÉDIT

VENTE À CREDIT
Tous APPAREILS de PHOTOS Catalogue 25 c.

Etablissement, LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

Un litre d'eau minérale pour moins de 15 Centimes.



Lithinès du Dr. Gustin

Vous obtiendrez instantanément la meilleure eau minérale en faisant dissoudre dans un litre d'eau potable tout un paquet de

Reins, Vessie, Foie, Estomac, Intestin

Prix de vente au public sans majoration possible: 1 fr. 75 la boîte de 12 paquets permettant de faire 12 litres d'eau minérale. (Toutes pharmacies)

Rhume de cerveau

GOMENOL-RHINO

Préventif certain contre la grippe espagnole

Dans toutes les bonnes pharmacies: 5 fr. et 17 fr. 50

Ambroise-Thomas, Paris, contre 6 fr. (impôt compris)

Pour les heures d'hiver

Longues, tristes et monotones, il est agréable de reprendre la lecture de son almanach préféré. Fantaisiste, étonnant, d'une gaieté de bon aloi, utile, de bon conseil, l'

Almanach illustré

du Petit Journal

pour l'année 1919

peut être lu par tous avec plaisir et toujours avec profit

Prix: 1 fr. 75. En vente chez tous les libraires, kiosques, gares et dépositaires du « Petit Journal » ou l'administrateur du Petit Journal, 61, rue Lafayette, 61, Paris.

URINAIRES

Cystite, Prostatite, Impuissance, Écoulements, Rétrécissements, Filaments, Métrite, Perte, Fibrose, Démanagements, Gale, Dermite, etc.

Consultez de 9 h. à 10 h. les Docteurs de l'INSTITUT MILTON

près rue des Martyrs, Paris (9^e)

1^{re} consultation, Services séparés, Dureté ou 7^e Boulevard ou 9^e Lettres discrètes 40,000 questions

608-102-914

Trouvez-Redevez

RASOIRS ET LAMES

GILLETTE

KIRBY, BEARD & Co L^d

5, RUE AUBER, PARIS

SAVEZ-VOUS ENFONCER UN CLOU

Economisez vos Chausures en les RESSEMBLANT VOUS-MÊMES avec

SMELDUR ou cuir chromé imperméable 3 fois plus solide que le meilleur cuir.

91, RUE LAFAYETTE, PARIS (9^e)

ENVOI GRATUIT ET FRANCO DU CATALOGUE

BLENNORRAGIE

Suivi par le Docteur, Filaments, Métrite, Perte, Impuissance, Rétrécissements, Filaments, Métrite, Perte, Fibrose, Démanagements, Gale, Dermite, etc.

Consultez de 9 h. à 10 h. les Docteurs de l'INSTITUT MILTON

près rue des Martyrs, Paris (9^e)

1^{re} consultation, Services séparés, Dureté ou 7^e Boulevard ou 9^e Lettres discrètes 40,000 questions

608-102-914

Trouvez-Redevez

PREVENIR

et GUÉRISSEZ la Grippe

par l'UROMÉTINE (PROTOPHÈNE)

(Séance de l'Académie de Médecine du 4th octobre 1918)

4 comprimés par jour

SYPHILIS, BLENNORRAGIE

Impuissance, Prostatite, Rétrécissements, Métrite, Perte, écoulements, Filaments, Métrite, Perte, Fibrose, Démanagements, Gale, Dermite, etc.

Consultez de 9 h. à 10 h. les Docteurs de l'INSTITUT MILTON

près rue des Martyrs, Paris (9^e)

1^{re} consultation, Services séparés, Dureté ou 7^e Boulevard ou 9^e Lettres discrètes 40,000 questions

608-102-914

Trouvez-Redevez

Pour ceux qui aiment lire

La LECTURE au FOYER

remet à domicile en location depuis 0,50 c. par semaine

une collection des 9 meilleurs journaux illustrés tels que: L'ILLUSTRATION, LE PETIT JOURNAL, LE SAIS TOUT, LECTURES POUR TOUS, etc., etc.

Pour la Province et les Colonies: Conditions spéciales, 6, Rue Notre-Dame-de-Nazareth, PARIS (9^e)

EN VENTE PARTOUT

Le Supplément illustré du Petit Journal

ASSUREZ VOUS
contre la maladie !

GRIPPE - RHUMES - MAUX DE GORGE - BRONCHITES CHRONIQUES - CONGESTIONS RHUMATIQUES - LUMBAGO - NEURALGIES - SCIATIQUE

le flacon dans toutes pharmacies 3.50 impôt compris.

LES LABORATOIRES BOUDIN, 6, RUE DU MARCHÉ VINCENNES (Seine) EXPÉDIENT LE FLACON SANS FRAIS CONTRE MANDAT DE 5.00